

La description formelle des ensembles de mots supérieurs à la phrase (que l'on appellera par commodité *discours*) ne date pas d'aujourd'hui : de Gorgias au XIX<sup>e</sup> siècle, ce fut l'objet propre de l'ancienne rhétorique. Les développements récents de la science linguistique lui donnent toutefois une nouvelle actualité et de nouveaux moyens : une linguistique du discours est peut-être désormais possible ; en raison de ses incidences sur l'analyse littéraire (dont on sait l'importance dans l'enseignement), elle constitue même l'une des premières tâches de la sémiologie.

Cette linguistique seconde, en même temps qu'elle doit rechercher les universaux du discours (s'ils existent), sous forme d'unités et de règles générales de combinaison, doit évidemment décider si l'analyse structurale permet de garder l'ancienne typologie des discours, s'il est bien légitime d'opposer toujours le discours poétique au discours romanesque, le récit fictif au récit historique. C'est sur ce dernier point que l'on voudrait proposer ici quelques réflexions : la narration des événements passés, soumise communément, dans notre culture, depuis les Grecs, à la sanction de la « science » historique, placée sous la caution impérieuse du « réel », justifiée par des principes d'exposition « rationnelle », cette narration diffère-t-elle vraiment, par quelque trait spécifique, par une pertinence indubitable, de la narration imaginative, telle qu'on peut la trouver dans l'épopée, le roman, le drame ? Et, si ce trait – ou cette pertinence – existe, à quel lieu du système discursif, à quel niveau de l'énonciation, faut-il le placer ? Pour tenter de suggérer une réponse à cette question, on observera ici, d'une façon libre, nullement exhaustive, le discours de quelques grands historiens classiques, tels Hérodote, Machiavel, Bossuet et Michelet.

## 1. Énonciation

Et tout d'abord, dans quelles conditions l'historien classique est-il amené – ou autorisé – à désigner lui-même, dans son dis-

course, l'acte par lequel il le profère ? En d'autres termes, quels sont, au niveau du discours – et non plus de la langue –, les *shif-TERS* (au sens que Jakobson a donné à ce mot<sup>1</sup>) qui assurent le passage de l'énoncé à l'énonciation (ou inversement) ?

Il semble que le discours historique comporte deux types réguliers d'embrayeurs. Le premier type rassemble ce que l'on pourrait appeler les embrayeurs d'*écoute*. Cette catégorie a été repérée, au niveau de la langue, par Jakobson, sous le nom de testimonial et sous la formule  $C^0Ca^1/Ca^2$  : outre l'événement rapporté ( $C^0$ ), le discours mentionne à la fois l'acte de l'informateur ( $Ca^1$ ) et la parole de l'énonçant qui s'y réfère ( $Ca^2$ ). Ce *shifter* désigne donc toute mention des sources, des témoignages, toute référence à une *écoute* de l'historien, recueillant un *ailleurs* de son discours et le disant. L'*écoute* explicite est un choix, car il est possible de ne pas s'y référer ; elle rapproche l'historien de l'ethnologue, lorsqu'il fait mention de son informateur ; on trouve donc abondamment ce *shifter* d'*écoute* chez des historiens-ethnologues, comme Hérodote. Les formes en sont variées : elles vont des incises du type *comme je l'ai entendu, à notre connaissance*, au présent de l'historien, temps qui atteste l'intervention de l'énonciateur, et à toute mention de l'expérience personnelle de l'historien ; c'est le cas de Michelet qui « écoute » l'histoire de France à partir d'une illumination subjective (la révolution de juillet 1830) et en fait état dans son discours. Le *shifter* d'*écoute* n'est évidemment pas pertinent du discours historique : on le trouve fréquemment dans la conversation et dans certains artifices d'exposition du roman (anecdotes racontées d'après certains informateurs fictifs dont il est fait mention).

Le second type de *shifTERS* couvre tous les signes déclarés par lesquels l'énonçant, en l'occurrence l'historien, organise son propre discours, le reprend, le modifie en cours de route, en un mot y dispose des repères explicites. C'est un *shifter* important, et les « organisateurs » du discours peuvent recevoir des expressions variées ; elles peuvent toutes se ramener, cependant, à l'indication d'un mouvement du discours par rapport à sa matière, ou plus exactement le long de cette matière, un peu à la façon des déictiques temporels ou locatifs *voici/voilà* ; on aura donc, par rapport au flux de l'énonciation : l'immobilité (*comme nous l'avons dit plus haut*), la remontée (*calius repeter, replicare da-*

1. R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, op. cit., chap. IX.

più alto luogo), la redescende (*ma ritornando all'ordine nostro, dico come...*), l'arrêt (*sur lui, nous n'en dirons pas plus*), l'annonce (*voici les autres actions dignes de mémoire qu'il fit pendant son règne*). Le *shifter* d'organisation pose un problème notable, qu'on ne peut ici qu'indiquer : celui qui naît de la coexistence, ou, pour mieux dire, du frottement de deux temps : le temps de l'énonciation et le temps de la matière énoncée. Ce frottement donne lieu à des faits de discours importants ; on en citera trois. Le premier renvoie à tous les phénomènes d'accélération de l'histoire : un nombre égal de « pages » (si telle est la mesure grossière du temps de l'énonciation) couvre des laps de temps variés (temps de la matière énoncée) : dans les *Histoires florentines* de Machiavel, la même mesure (un chapitre) couvre ici plusieurs siècles et là quelque vingt ans ; plus l'on se rapproche du temps de l'histoire, plus la pression de l'énonciation se fait forte, plus l'histoire se ralentit ; il n'y a pas d'isochronie – ce qui est attaqué implicitement la linéarité du discours et laisse apparaître un « paragrammatisme » possible de la parole historique<sup>1</sup>. Le deuxième fait rappelle aussi, à sa manière, que le discours, quoique matériellement linéaire, confronté au temps historique, a pour charge, semble-t-il, d'approfondir ce temps : il s'agit de ce que l'on pourrait appeler l'histoire en zigzags ou en dents de scie : ainsi, à chaque personnage qui apparaît dans ses *Histoires*, Hérodote remonte vers les ancêtres du nouveau venu, puis revient à son point de départ, pour continuer un peu plus loin – et recommencer. Enfin, un troisième fait de discours, considérable, atteste le rôle destructeur des *shifters* d'organisation par rapport au temps chronique de l'histoire : il s'agit des inaugurations du discours historique, lieux où se rejoignent le commencement de la matière énoncée et l'exorde de l'énonciation<sup>2</sup>. Le discours de l'histoire connaît en général deux formes d'inauguration : tout d'abord, ce que l'on pourrait appeler l'ouverture performative, car la parole y est véritablement un acte solennel de fondation ;

1. A la suite de J. Kristeva (« Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Critique*, n° 239, avril 1967, p. 438-465), on désignera sous le nom de paragrammatisme (dérivé des Anagrammes de Saussure) les écritures doubles, qui contiennent un dialogue du texte avec d'autres textes et postulent une nouvelle logique.

2. L'exorde (de tout discours) pose l'un des problèmes les plus intéressants de la rhétorique dans la mesure où il est codification des ruptures de silence et lutte contre l'aphasie.

le modèle en est poétique, c'est le *je chante* des poètes ; ainsi, Joinville commence son histoire par un appel religieux (« Au nom de Dieu le tout-puissant, je, Jehan, sire de Joinville, fais écrire la vie nostre Saint roi Louis »), et le socialiste Louis Blanc lui-même ne dédaigne pas l'introït purificateur<sup>1</sup>, tant le début de parole garde toujours quelque chose de difficile – disons de sacré ; ensuite, une unité beaucoup plus courante, la Préface, acte caractérisé d'énonciation, soit prospective lorsqu'elle annonce le discours à venir, soit rétrospective lorsqu'elle le juge (c'est le cas de la grande Préface dont Michelet couronna son *Histoire de France* une fois qu'elle fut entièrement écrite et publiée). Le rappel de ces quelques unités vise à suggérer que l'entrée de l'énonciation dans l'énoncé historique, à travers les *shifters* organisateurs, a moins pour but de donner à l'historien une possibilité d'exprimer sa « subjectivité », comme on le dit communément, que de « compliquer » le temps chronique de l'histoire en l'affrontant à un autre temps, qui est celui du discours lui-même, et que l'on pourrait appeler par raccourci le temps-papier ; en somme la présence, dans la narration historique, de signes explicites d'énonciation viserait à « déchronologiser » le « fil » historique et à restituer, ne serait-ce qu'à titre de réminiscence ou de nostalgie, un temps complexe, paramétrique, nullement linéaire, dont l'espace profond rappellerait le temps mythique des anciennes cosmogonies, lié lui aussi par essence à la parole du poète ou du devin ; les *shifters* d'organisation attestent en effet – fût-ce par certains détours d'apparence rationnelle – la fonction prédictive de l'historien : c'est dans la mesure où il *sait* ce qui n'a pas été encore raconté que l'historien, tel l'agent du mythe, a besoin de doubler le évidemment chronique des événements par des références au temps propre de sa parole.

Les signes (ou *shifters*) dont on vient de parler portent uniquement sur le procès même de l'énonciation. Il en est d'autres qui menthonnent non plus l'acte d'énonciation, mais, selon la terminologie de Jakobson, ses protagonistes (T<sup>re</sup>), destinataire ou énonçant. C'est un fait notable et passablement énigmatique que le discours littéraire comporte très rarement les signes du « lec-

1. « Avant de prendre la plume, je me suis interrogé sévèrement, et, comme je ne trouvais en moi ni affections intéressées ni haines implacables, j'ai pensé que je pourrais juger les hommes et les choses sans manquer à la justice et sans trahir la vérité » (L. Blanc, *Histoire de dix ans*, Paris, Pagnerre, 1842, 6 vol.).

teur»; on peut même dire que ce qui le spécifie, c'est d'être – apparemment – un discours sans *tu*, bien qu'en réalité toute la structure de ce discours implique un « sujet » de la lecture. Dans le discours historique, les signes de destination sont communément absents : on en trouvera seulement lorsque l'Histoire se donne comme une leçon; c'est le cas de l'*Histoire universelle* de Bossuet, discours adressé nommément par le précepteur au prince, son élève; encore ce schéma n'est-il possible, d'une certaine manière, que dans la mesure où le discours de Bossuet est censé reproduire homologiquement le discours que Dieu lui-même tient aux hommes, sous forme précisément de l'Histoire qu'il leur donne : c'est parce que l'Histoire des hommes est l'Écriture de Dieu que Bossuet, médiateur de cette écriture, peut établir un rapport de destination entre le jeune prince et lui.

Les signes de l'énonçant (ou destinataire) sont évidemment beaucoup plus fréquents; il faut y ranger tous les fragments de discours où l'historien, sujet vide de l'énonciation, se remplit peu à peu de prédicats variés destinés à le fonder comme une *personne*, pourvue d'une plénitude psychologique, ou encore (le mot est précisément imagé) d'une *contenance*. On signalera ici une forme particulière de ce « remplissage », qui relève plus directement de la critique littéraire. Il s'agit du cas où l'énonciateur entend « s'absenter » de son discours et où il y a, par conséquent, carence systématique de tout signe renvoyant à l'émetteur du message historique : l'Histoire semble se raconter toute seule. Cet accident a une carrière considérable, puisqu'il correspond en fait au discours historique dit « objectif » (dans lequel l'historien n'intervient jamais). En fait, dans ce cas, l'énonçant annule sa personne passionnelle, mais lui substitue une autre personne, la personne « objective » : le sujet subsiste dans sa plénitude, mais comme sujet objectif; c'est ce que Fustel de Coulanges appelait significativement (et assez naïvement) la « chasteté de l'Histoire ». Au niveau du discours, l'objectivité – ou carence des signes de l'énonçant – apparaît ainsi comme une forme particulière d'imaginaire, le produit de ce que l'on pourrait appeler l'illusion référentielle, puisque ici l'historien prétend laisser le référent parler tout seul. Cette illusion n'est pas propre au discours historique : combien de romanciers – à l'époque réaliste – s'imaginent être « objectifs », parce qu'ils suppriment dans le discours les signes du *je* ! La linguistique et la psychanalyse conjuguées nous rendent aujourd'hui beaucoup plus lucides à l'égard d'une énonciation privative : nous savons que les carences de signes sont elles aussi significatives.

Pour en terminer rapidement avec l'énonciation, il faut mentionner le cas particulier – prévu par Jakobson, au niveau de la langue, dans la grille de ses *shifters* – où l'énonçant du discours est en même temps participant du procès énoncé, où le protagoniste de l'énoncé est le même que le protagoniste de l'énonciation ( $T^e/T^a$ ), où l'historien, acteur lors de l'événement, en devient le narrateur : ainsi de Xénophon participant à la retraite des Dix Mille et s'en faisant après coup l'historien. L'exemple le plus illustre de cette conjonction du *je* énoncé et du *je* énonçant est sans doute le *il* de César. Ce *il* célèbre appartient à l'énoncé; lorsque César devient explicitement énonçant, il passe au *nous* (*ut supra demonstravimus*). Le *il* césarien apparaît à première vue noyé parmi les autres participants du procès énoncé et, à ce titre, on a vu en lui le signe suprême de l'objectivité; il semble pourtant que l'on puisse formellement le différencier; comment? en observant que ses prédicats sont constamment sélectionnés : le *il* césarien ne supporte que certains syntagmes, que l'on pourrait appeler syntagmes du chef (*donner des ordres, tenir des assises, visiter, faire faire, féliciter, expliquer, penser*), très proches, en fait, de certains performatifs, dans lesquels la parole se confond avec l'acte. Il y a d'autres exemples de ce *il*, acteur passé et narrateur présent (notamment chez Clausewitz) : ils montrent que le choix du pronom aPERSONNEL n'est qu'un alibi rhétorique et que la situation véritable de l'énonçant se manifeste dans le choix des syntagmes dont il entoure ses actes passés.

## 2. Énoncé

L'énoncé historique doit se prêter à un découpage destiné à produire des unités du contenu, que l'on pourra ensuite classer. Ces unités du contenu représentent ce dont parle l'Histoire; en tant que signifiées, elles ne sont ni le référent pur ni le discours complet : leur ensemble est constitué par le référent découpé, nommé, déjà intelligible, mais non encore soumis à une syntaxe. On n'entreprendra pas ici d'approfondir ces classes d'unités, le travail serait prématuré; on se bornera à quelques remarques préalables.

L'énoncé historique, tout comme l'énoncé phrasique, comporte des « existents » et des « occurrents », des êtres, des entités et leurs prédicats. Or, un premier examen laisse prévoir que les uns et les autres (séparément) peuvent constituer des listes rela-

tivement fermées, par conséquent maîtrisables, en un mot des *collections*, dont les unités finissent par se répéter, à travers des combinaisons évidemment variables; ainsi, chez Hérodote, les existents se réduisent à des dynasties, des princes, des généraux, des soldats, des peuples et des lieux, et les occurrents à des actions telles que dévaster, asservir, s'allier, faire une expédition, régner, user d'un stratagème, consulter l'oracle, etc. Ces collections, étant (relativement) fermées, doivent s'offrir à certaines règles de substitution et de transformation et il doit être possible de les structurer – tâche plus ou moins facile, évidemment, selon les historiens; les unités hérodotéennes, par exemple, dépendent en gros d'un seul lexique, celui de la guerre; ce serait une question de savoir si, pour les historiens modernes, il faut attendre des associations plus complexes de lexiques différents et si, même dans ce cas, le discours historique n'est pas toujours fondé, finalement, sur des collections fortes (il vaut mieux parler de *collections*, non de *lexiques*, car nous sommes ici uniquement sur le plan du contenu). Machiavel semble avoir eu l'intuition de cette structure: au début de ses *Histoires florentines*, il présente sa « collection », c'est-à-dire la liste des objets juridiques, politiques, ethniques, qui seront ensuite mobilisés et combinés dans sa narration.

Dans le cas de collections plus fluides (chez des historiens moins archaïques qu'Hérodote), les unités du contenu peuvent toutefois recevoir une structuration forte non du lexique, mais de la thématique personnelle de l'auteur; ces objets thématiques (récurrents) sont nombreux chez un historien romantique comme Michelet; mais on peut très bien en trouver chez des auteurs réputés intellectuels: chez Tacite, la *fama* est une unité personnelle, et Machiavel assied son histoire sur une opposition thématique, celle du *mantenere* (verbe qui renvoie à l'énergie fondamentale de l'homme de gouvernement) et du *ruinare* (qui, au contraire, implique une logique de la décadence des choses)<sup>1</sup>. Il va de soi que, par ces unités thématiques, le plus souvent prismatiques d'un mot, on retrouve des unités du discours (et non plus du seul contenu); on atteint ainsi le problème de la nomination des objets historiques: le mot peut économiiser une situation ou une suite d'actions; il favorise la structuration dans la mesure où, projeté en contenu, il est lui-même une petite struc-

ture; ainsi Machiavel se sert-il de la *conjuratio* pour économiiser l'explicitation d'une donnée complexe, désignant la seule possibilité de lutte qui subsiste lorsqu'un gouvernement est victorieux de toutes les inimitiés déclarées au grand jour. La nomination, en permettant une articulation forte du discours, en renforce la structure; les histoires fortement structurées sont des histoires substantives: Bossuet, pour qui l'histoire des hommes est structurée par Dieu, use abondamment des successions de raccourcis substantifs<sup>1</sup>.

Ces remarques concernent aussi bien les occurrents que les existents. Les procédés historiques eux-mêmes (quel que soit leur développement terminologique) posent – entre autres – un problème intéressant: celui de leur statut. Le statut d'un procès peut être assertif, négatif, interrogatif. Or, le statut du discours historique est uniformément assertif, constatatif; le fait historique est lé linguistiquement à un privilège d'être: on raconte ce qui a été, non ce qui n'a pas été ou ce qui a été douteux. En un mot, le discours historique ne connaît pas la négation (ou très rarement, d'une façon excentrique). Ce fait peut être curieusement – mais significativement – mis en rapport avec la disposition que l'on trouve chez un énonçant bien différent de l'historien, qui est le psychotique, incapable de faire subir à un énoncé une transformation négative<sup>2</sup>; on peut dire que, en un certain sens, le discours « objectif » (c'est le cas de l'histoire positiviste) rejoint la situation du discours schizophrénique; dans un cas comme dans l'autre, il y a censure radicale de l'énonciation (dont le sentiment permet, seul, la transformation négative), reflux massif du discours vers l'énoncé et même (dans le cas de l'historien) vers le référent: personne n'est là pour assumer l'énoncé.

Pour aborder un autre aspect, essentiel, de l'énoncé historique, il faut dire un mot des classes d'unités du contenu et de leur succession. Ces classes sont, à ce qu'indique un premier sondage, celles-là mêmes que l'on a cru pouvoir découvrir dans le récit

1. Exemple: « On y voit avant toutes choses l'innocence et la sagesse du jeune Joseph...; ses songes mystérieux...; ses frères jaloux...; la vente de ce grand homme...; la fidélité qu'il garde à son maître...; sa chasteté admirable; les persécutions qu'elle lui attire; sa prison et sa constance... » (Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1961, p. 674).

2. L. Irigaray, « Négation et transformation négative dans le langage des schizophrènes », *Langages*, n° 5, mars 1967, p. 84-98.

de fiction<sup>1</sup>. La première classe couvre tous les segments du discours qui renvoient à un signifié implicite, selon un procès métaphorique ; ainsi Michelet décrit-il le barriolage des vêtements, l'altération des blasons et le mélange des styles d'architecture, au début du XV<sup>e</sup> siècle, comme autant de signifiants d'un signifié unique, qui est la division morale du Moyen Âge finissant ; cette classe est donc celle des indices, ou plus exactement des signes (c'est une classe très abondante dans le roman classique). La seconde classe d'unités est constituée par les fragments du discours de nature raisonnante, syllogistique, ou plus exactement enthymématique, puisqu'il s'agit presque toujours de syllogismes imparfaits, approximatifs<sup>2</sup>. Les enthymèmes ne sont pas propres au discours historique ; ils sont fréquents dans le roman, où les bifurcations de l'anecdote sont en général justifiées aux yeux du lecteur par de pseudo-raisonnements de type syllogistique. L'enthymème dispose dans le discours historique un intelligible non symbolique, et c'est en cela qu'il est intéressant : subsiste-t-il dans des histoires récentes, dont le discours essaie de rompre avec le modèle classique, aristotélicien ? Enfin, une troisième classe d'unités – et non la moindre – reçoit ce qu'on appelle depuis Propp les « fonctions » du récit, ou points cardinaux d'où l'anecdote peut prendre un cours différent ; ces fonctions sont groupées syntaxématiquement en suites fermées, logiquement saturées, ou séquences ; ainsi, chez Hérodote, on trouve à plusieurs reprises une séquence *Oracle*, composée de trois termes, dont chacun est alternatif (consulter ou non, répondre ou non, suivre ou non), et qui peuvent être séparés les uns des autres par d'autres unités étrangères à la séquence : ces unités sont ou bien les termes d'une autre séquence, et le schéma est alors d'imbrication, ou bien des expansions mineures (informations, indices), et le schéma est alors celui d'une catalyse qui remplit les interstices des noyaux.

En généralisant – peut-être abusivement – ces quelques remarques sur la structure de l'énoncé, on peut suggérer que le discours historique oscille entre deux pôles, selon la densité res-

pective de ses indices et de ses fonctions. Lorsque, chez un historien, les unités indicelles prédominent (renvoyant à chaque instant à un signifié implicite), l'Histoire est entraînée vers une forme métaphorique, et avoisine le lyrique et le symbolique : c'est le cas, par exemple, de Michelet. Lorsque, au contraire, ce sont les unités fonctionnelles qui l'emportent, l'Histoire prend une forme métonymique, elle s'apparente à l'épopée : on pourrait donner en exemple pur de cette tendance l'Histoire narrative d'Augustin Thierry. Il existe à vrai dire une troisième Histoire : celle qui, par la structure du discours, tente de reproduire la structure des choix vécus par les protagonistes du procès relaté ; en elle dominent les raisonnements ; c'est une histoire réflexive, que l'on peut appeler aussi histoire stratégique, et Machiavel en serait le meilleur exemple.

## 5. Signification

Pour que l'Histoire ne signifie pas, il faut que le discours se borne à une pure série instruméntée de notations : c'est le cas des chronologies et des annales (au sens pur du terme). Dans le discours historique constitué (« nappé », pourrait-on dire), les faits relatés fonctionnent irrésistiblement soit comme des indices, soit comme des noyaux dont la suite elle-même a une valeur indicelle ; et, quand bien même les faits seraient présentés d'une façon anarchique, ils signifieraient au moins l'anarchie et renverraient à une certaine idée négative de l'histoire humaine.

Les signifiés du discours historique peuvent occuper au moins deux niveaux différents. Il y a d'abord un niveau immanent à la matière énoncée ; ce niveau retient tous les sens que l'historien donne volontairement aux faits qu'il rapporte (le barriolage des costumes du XV<sup>e</sup> siècle pour Michelet, l'importance de certains conflits pour Thucydide, etc.) ; de cette sorte peuvent être les « leçons », ou morales ou politiques, que le narrateur tire de certains épisodes (chez Machiavel, chez Bossuet). Si la « leçon » est continue, on atteint un second niveau, celui d'un signifié transcendant à tout le discours historique, transmis par la thématique de l'historien, que l'on est ainsi en droit d'identifier à la forme du signifié ; ainsi, l'imperfection même de la structure narrative chez Hérodote (née de certaines séries de faits sans fermeture) renvoie finalement à une certaine philosophie de l'Histoire, qui est la disponibilité du monde des hommes sous la loi des dieux ;

1. Cf. « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications*, n° 8, novembre 1966. [ici, p. 828-865.]

2. Voici le schéma syllogistique d'un passage de Michelet (*Histoire du Moyen Âge*, t. III, liv. VI, chap. II) : 1. Pour détourner le peuple de la révolte, il faut l'occuper. 2. Or, le meilleur moyen, c'est de lui jeter un homme. 3. Donc, les princes choisirent le vieil Aubriot, etc.

ainsi encore, chez Michelet, la structuration très forte des signifiés particuliers, articulés en oppositions (antithèses au niveau du signifiant), a pour sens final une philosophie manichéiste de la vie et de la mort. Dans le discours historique de notre civilisation, le processus de signification vise toujours à « remplir » le sens de l'Histoire : l'historien est celui qui rassemble moins des faits que des signifiants et les relate, c'est-à-dire les organise aux fins d'établir un sens positif et de combler le vide de la pure série.

Comme on le voit, par sa structure même et sans qu'il soit besoin de faire appel à la substance du contenu, le discours historique est essentiellement élaboration idéologique, ou, pour être plus précis, *imaginative*, s'il est vrai que l'imaginative est le langage par lequel l'énonçant d'un discours (entité purement linguistique) « remplit » le sujet de l'énonciation (entité psychologique ou idéologique). On comprend dès lors que la notion de « fait » historique ait souvent, ici et là, suscité une certaine méfiance. Nietzsche disait déjà : « Il n'y a pas de faits en soi. Tous jours il faut commencer par introduire un sens pour qu'il puisse y avoir un fait. » A partir du moment où le langage intervient (et quand n'interviendrait-il pas ?), le fait ne peut être défini que d'une manière tautologique : le noté procède du notable, mais le notable n'est — dès Hérodote, où le mot a perdu son acception mythique — que ce qui est digne de mémoire, c'est-à-dire digne d'être noté. On arrive ainsi à ce paradoxe qui règle toute la pertinence du discours historique (par rapport à d'autres types de discours) : le fait n'a jamais qu'une existence linguistique (comme terme d'un discours), et cependant tout se passe comme si cette existence n'était que la « copie » pure et simple d'une autre existence, située dans un champ extra-structural, le « réel ». Ce discours est sans doute le seul où le référent soit visé comme extérieur au discours, sans qu'il soit pourtant jamais possible de l'atteindre hors de ce discours. Il faut donc se demander avec plus de précision quelle est la place du « réel » dans la structure discursive.

Le discours historique suppose, si l'on peut dire, une double opération, fort retorse. Dans un premier temps (cette décomposition n'est évidemment que métaphorique), le référent est détaché du discours, il lui devient extérieur, fondateur, il est censé le régler : c'est le temps des *res gestae*, et le discours se donne simplement pour *historia rerum gestarum* : mais, dans un second temps, c'est le signifié lui-même qui est repoussé, confondu dans le référent ; le référent entre en rapport direct avec le signifiant,

et le discours, chargé seulement d'*exprimer* le réel, croit faire l'économie du terme fondamental des structures imaginaires, qui est le signifié. Comme tout discours à prétention « réaliste », celui de l'histoire ne croit ainsi connaître qu'un schéma sémantique à deux termes, le référent et le signifiant ; la confusion (illusoire) du référent et du signifié définit, on le sait, les discours *surréférentiels*, tel le discours performatif ; on peut dire que le discours historique est un discours performatif truqué, dans lequel le constatif (le descriptif) apparent n'est en fait que le signifiant de l'acte de parole comme acte d'autorité<sup>1</sup>.

En d'autres termes, dans l'histoire « objective », le « réel » n'est jamais qu'un signifié informulé, abrité derrière la toute-puissance apparente du référent. Cette situation définit ce que l'on pourrait appeler l'*effet de réel*. L'élimination du signifié hors du discours « objectif », en laissant s'affronter apparemment le « réel » et son expression, ne manque pas de produire un nouveau sens, tant il est vrai, une fois de plus, que dans un système toute carence d'élément est elle-même signifiante. Ce nouveau sens — extensif à tout le discours historique et qui en définit finalement la pertinence —, c'est le réel lui-même, transformé subrepticement en signifié honteux : le discours historique ne suit pas le réel, il ne fait que le signifier, ne cessant de répéter *c'est arrivé*, sans que cette assertion puisse être jamais autre chose que l'envers signifié de toute la narration historique.

Le prestige du *c'est arrivé* a une importance et une ampleur véritablement historiques. Il y a un goût de toute notre civilisation pour l'effet de réel, attesté par le développement de genres spécifiques comme le roman réaliste, le journal intime, la littérature de document, le fait divers, le musée historique, l'exposition d'objets anciens, et surtout le développement massif de la photographie, dont le seul trait pertinent (par rapport au dessin) est précisément de signifier que l'événement représenté a *réellement* eu lieu ? Sécularisée, la relique ne détiend plus de sacré,

1. Thiers a exprimé avec beaucoup de pureté et de naïveté cette illusion référentielle, ou cette confusion du référent et du signifié, en fixant ainsi l'idéal de l'historien : « Être simplement vrai, être ce que sont les choses elles-mêmes, n'être rien de plus qu'elles, n'être rien que par elles, comme elles, autant qu'elles. » (Cité par C. Julhan, *Historiens Français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, s.d., p. LXIII.)

2. Cf. « La rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, novembre 1964. (Repris dans *L'Obvie et l'Obtus*, 1982. [ici, p. 573-588].)

si non ce sacré même qui est attaché à l'énigme de ce qui a été, n'est plus et se donne pourtant à lire comme signe présent d'une chose morte. A l'inverse, la profanation des reliques est en fait destruction du réel lui-même, à partir de cette intuition que le réel n'est jamais qu'un sens, révocable lorsque l'histoire l'exige et demande une véritable subversion des fondements mêmes de la civilisation<sup>1</sup>.

Se refusant à assumer le réel comme signifié (ou encore à détailler le référent de sa simple assertion), on comprend que l'histoire en soit venue, au moment privilégié où elle a tenté de se constituer en genre, c'est-à-dire au XIX<sup>e</sup> siècle, à voir dans la relation « pure et simple » des faits la meilleure preuve de ces faits, et à instituer la narration comme signifiant privilégié du réel. Augustin Thierry s'est fait le théoricien de cette histoire narrative, qui puise sa « vérité » dans le soin même de sa narration, l'architecture de ses articulations et l'abondance de ses expansions (appelées en l'occurrence « détails concrets »)<sup>2</sup>. On ferme ainsi le cercle paradoxal : la structure narrative, élaborée dans le creuset des fictions (à travers les mythes et les premières épopées), devient à la fois signe et preuve de la réalité. Aussi, l'on comprend que l'effacement (si non la disparition) de la narration dans la science historique actuelle, qui cherche à parler des structures plus que des chronologies, implique bien plus qu'un simple changement d'école : une véritable transformation idéologique ; la narration historique meurt parce que le signe de l'histoire est désormais moins le réel que l'intelligible.

INFORMATION SUR LES SCIENCES SOCIALES  
septembre 1967

1. C'est le sens qu'il faut sans doute donner, au-delà de toute subversion proprement religieuse, au geste des Gardes Rouges profanant le temple du lieu où est né Confucius (janvier 1967) ; rappelons que l'expression « révolution culturelle » traduit, fort mal, « destruction des fondements de la civilisation ».

2. « On a dit que le but de l'historien était de raconter, non de prouver ; je ne sais, mais je suis certain qu'en histoire le meilleur genre de preuve, le plus capable de frapper et de convaincre tous les esprits, celui qui permet le moins de défiance et laisse le moins de doutes, c'est la narration complète... » (A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, vol. II, Paris, Furne, 1851, p. 227.)

## De la science à la littérature

*L'homme ne peut parler sa pensée sans penser sa parole.*

Bonald

Les facultés françaises possèdent une liste officielle des sciences, sociales et humaines, qui font l'objet d'un enseignement reconnu, obligeant de la sorte à limiter la spécialité des diplômés qu'elles confèrent : vous pouvez être docteur en esthétique, en psychologie, en sociologie, vous ne pouvez l'être en héraldique, en sémantique ou en victimologie. Ainsi, l'institution détermine directement la nature du savoir humain, en imposant ses modes de division et de classement, exactement comme une langue, par ses « rubriques obligatoires » (et non seulement par ses exclusions), oblige à penser d'une certaine façon. Autrement dit, ce qui définit la science (on entendra désormais par ce mot, ici, l'ensemble des sciences sociales et humaines), ce n'est ni son contenu (il est souvent mal limité et labile), ni sa méthode (elle varie d'une science à l'autre : quoi de commun entre la science historique et la psychologie expérimentale ?), ni sa morale (le sérieux ni la rigueur ne sont la propriété de la science), ni son mode de communication (la science s'imprime dans des livres, comme tout le reste), mais seulement son *statut*, c'est-à-dire sa détermination sociale : est l'objet de science toute matière que la société juge digne d'être transmise. En un mot, la science, c'est ce qui s'enseigne.

La littérature a tous les caractères secondaires de la science, c'est-à-dire tous les attributs qui ne la définissent pas. Ses contenus sont ceux-là mêmes de la science : il n'est certainement pas une seule matière scientifique qui n'ait été à un certain moment traitée par la littérature universelle : le monde de l'œuvre est un monde total, où tout le savoir (social, psychologique, historique) prend place, en sorte que la littérature a pour nous cette grande unité cosmogonique dont jouissaient les anciens Grecs, mais que l'état cellulaire de nos sciences nous refuse aujourd'hui. De plus, comme la science, la littérature est méthodique : elle a ses programmes de recherche, qui varient selon les écoles et selon les époques (comme d'ailleurs ceux de la science), ses règles d'investigation, parfois même ses prétentions expérimentales.